

Opinion | Énergie

Jean-Pierre
SCHAEKEN WILLEMAERSMembre de l'Advisory
Board Institut Thomas
More

Un âge d'or pour le gaz ?



Illu : Marin STREBELLE

► L'exploitation progressive de gaz méthane bouleverse le marché de l'énergie.

► Ne serait-il pas justifié d'offrir des incitants à ce type de production comme ceux octroyés aux énergies renouvelables ?

Le gaz est au centre des débats énergétiques en Europe et dans le monde. Depuis les années 50, à chaque décennie, des cassandres annoncent que le pic de production des combustibles fossiles est atteint ou est sur le point de l'être. Et à chaque fois, de nouveaux gisements sont découverts, repoussant ainsi dans le temps le déclin de ces sources d'énergie. C'est particulièrement vrai pour le gaz, grâce aux innovations technologiques (fracturation hydraulique des roches sédimentaires où le gaz est piégé et forage horizontal) permettant l'extraction de gaz non-conventionnel; il s'agit du même méthane que celui qui est utilisé actuellement mais qui s'est accumulé, au cours des millénaires, dans un environnement géologique différent.

L'exploitation progressive de ce gaz méthane (qui porte des noms différents selon le type de roches/sédiments dans lesquels il est piégé) est en train de bouleverser le marché de l'énergie. Ses réserves sont très importantes et largement dispersées géographiquement. Il a déjà remodelé le marché du gaz aux USA et est en passe d'affecter durablement les marchés mondiaux. Contrairement à ce que d'aucuns prétendent, les émissions de CO2 provenant de leur production ne sont que légèrement supérieures à celles du gaz conventionnel.

La question qui se pose est de savoir si le développement de ce gaz non-conventionnel et, en particulier le gaz dit de schiste, pourrait être ralenti voire

arrêté en Europe en raison de préoccupations environnementales telles que les nuisances visuelles, la contamination de nappes phréatiques, les fuites incontrôlées de méthane, la forte consommation d'eau ou les risques sismiques. L'expérience montre que ces effets collatéraux, non négligeables, peuvent être largement atténués, voire maîtrisés pour certaines de ces nuisances, grâce à la technologie existante. Des recherches sont, d'ailleurs, toujours en cours pour améliorer les techniques d'exploitation.

On estime que les réserves prouvées de méthane dans le monde sont suffisantes pour assurer la consommation actuelle mondiale pour bien plus de cent ans. Voilà une situation particulièrement bienvenue vu que la consommation de gaz est appelée à croître en raison de la part croissante des énergies renouvelables dans la génération d'électricité exigeant davantage de centrales au gaz pour pallier

leur production intermittente, du remplacement de centrales au charbon, du retrait partiel du nucléaire à la suite du désastre de Fukushima au Japon, de la diminution du nombre de nouvelles centrales nucléaires par

La dépendance de l'Europe vis-à-vis des pays non-européens producteurs de gaz est appelée à croître plus fortement à l'avenir si l'exploitation des réserves de gaz non-conventionnels est prohibée.

rapport aux prévisions antérieures à 2011 ainsi que de la pénétration progressive quoique lente du gaz naturel dans le transport routier.

C'est d'ailleurs ce que confirme la "feuille de route européenne 2050" selon laquelle la consommation de gaz de l'Europe des 27 s'élèvera en 2050 à 800 TWh, soit plus qu'aujourd'hui. Si le captage et la séquestration de carbone étaient maîtrisés entre-temps, ce chiffre pourrait être encore plus élevé. Cette constatation ne pourrait-elle pas inciter l'industrie gazière à investir dans le développement de cette technologie ? Dès lors que les centrales au gaz apparaissent de plus en plus incontournables pour permettre le déploiement des énergies intermittentes, ne serait-il pas justifié d'offrir des incitants à ce type de production au même titre que des subsides sont octroyés aux énergies renouvelables ?

La dépendance de l'Europe vis-à-vis des pays non-européens producteurs

de gaz est appelée à croître plus fortement à l'avenir si l'exploitation des réserves de gaz non-conventionnels est prohibée. La plupart des États-Membres de l'Union européenne ont suspendu l'exploration des gisements potentiels de ce type de gaz; la Pologne, cohérente avec sa politique énergétique, est à cet égard une exception notable.

D'une manière générale, d'ailleurs, la dépendance énergétique est un thème central dans les débats internes de l'Union européenne, notamment en ce qui concerne les relations avec les pays exportateurs de gaz. D'un autre côté, la situation économique actuelle, la forte production de gaz aux USA grâce aux percées technologiques permettant l'extraction de gaz non-conventionnels, la disponibilité croissante de gaz naturel liquéfié, l'absence de puissants cartels ainsi que les bas prix de gaz "spot" sapent les contrats à long terme, qui ont traditionnellement dominé le marché, ainsi que l'indexation du prix du gaz sur celui du pétrole. En particulier, en Europe, la Bourse de gaz anglaise, le National Balancing Point, est devenue, à cet égard, une alternative attrayante.

Dans ce contexte, l'approche contractuelle de Gazprom est devenue difficilement soutenable vis-à-vis de ses clients européens. Le contexte actuel, rappelé ci-dessus, conduit à des négociations des prix indexés sur le pétrole dans les contrats à long terme en faveur, entre autres, d'une référence au prix "spot". C'est ce qu'ont entrepris plusieurs sociétés gazières européennes, certaines d'entre elles ayant entamé une procédure d'arbitrage avec Gazprom. De telles renégociations traduisent le glissement vers un marché acheteur. Une proportion nettement accrue de contrats "spot" ne peut être que profitable pour le consommateur.

Toutefois, il ne semble pas que l'indexation du prix du gaz sur celui du pétrole, pas plus que les contrats à long terme, vont complètement disparaître.

Chronique | Libre examen

Venise en été (2012)



PHILIPPE FAUVEL

Drieu GODEFRIDI

Chroniqueur

Dernier ouvrage paru : *La réalité augmentée* (Texquis, 2011).

► En général, l'art contemporain est très pipi-caca.

Lorsqu'il y a tout juste un an, j'avais publié dans notre Libre une chronique « Venise en été » sur les élucubrations de l'art contemporain à la Biennale et la Punta della Dogana (face à la place Saint-Marc), j'avais reçu un abondant courrier sur le thème : espèce d'hilote, taisez-vous, vous n'y comprenez rien. Comme il y a souvent un fond de vérité dans les injures qui vous sont adressées par des gens intelligents, donc l'opportunité de progresser, je me suis avisé que je devais mettre à profit un énième — et toujours trop bref — passage dans la cité qui a inventé la croisée commerciale, pour tenter à nouveau de me laisser saisir par les vertiges de l'art contemporain.

En route donc pour le palazzo Grassi, autre propriété de François Pinault (c'est déjà lui qui a chipé l'ancienne Douane de mer à la fondation Guggenheim), toujours sur le Canal grande, pour l'exposition des œuvres d'un artiste suisse contemporain, tellement contemporain, du nom de Urs Fischer (né en 1973).

Urs vous accueille dans son atelier, qu'il a fait reconstruire dans l'atrium (on dit parfois rez-de-chaussée) du palazzo, avec sa table de travail, éclats de peinture, giclures de substances diverses, etc. Après ce détour par les cuisines, l'on grimpe au premier étage où vous attend, suspendu, comme un cône renversé, un petit cratère sur le flanc : c'est un anus.

Il s'agit, explique le prospectus de l'installation (ne dites « exposition »

car si vous êtes porté à l'autodérision), de montrer « la pénétration comme élément fondateur de l'existence humaine ». On sera tenté de me reprocher de réduire cette merveilleuse installation ursienne à un tout petit anus de rien du tout. Toutefois il n'y a pas de réduction, car c'est tout le palazzo Grassi qu'Urs a semé de poils et de sexes, avec même une femme nue vivante, qui déambule placidement entre les visiteurs.

Plus généralement l'art contemporain est très pipi-caca. J'avais mentionné, il y a un an, les sculptures de Paul McCarthy à la Douane de Mer, dont les visages sont éclaboussés de gigantesques organes génitaux, tel en forme de nez, tel de bouche, etc. Il s'agissait de dénoncer « l'obscénité du pouvoir » de l'artiste ?

Car c'est bien là que réside le mystère, qui fait l'intérêt réel de l'art contemporain : ces créations se vendent des dizaines, parfois des millions d'euros. Ce marché est pourtant bâti sur un néant logique : car si « tout est art » — la devise démiurgique de l'art contemporain : « Moi, artiste, je te fais Œuvre, petit anus en plastique ! » —, en toute logique l'art n'existe pas (si tout est x, x n'est rien ; « Ne rien faire peut être une œuvre d'art », explique le catalogue).

Mon ami l'économiste Henri Lepage suggère que cette enflure du marché de l'art contemporain serait due à la surabondance de liquidités sur les marchés mondiaux depuis trente ans et que, lorsque la source de ces excès monétaires se tarira, le marché de l'art contemporain s'effondrera.

En somme la seule création qui m'aura interpellé au palazzo Grassi est une petite merveille de complexité, faite de bois et de minuscules pièces métalliques finement enchaînées : la préposée m'expliqua en pouffant que Urs Fischer n'était pas l'auteur de cet humidificateur. Je suis un hilote.

On grimpe au premier étage où vous attend, suspendu, comme un cône renversé, un petit cratère sur le flanc : c'est un anus.